

Patrick Blandin

**De la protection
de la nature au pilotage
de la biodiversité**

Patrick Blandin

De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité

*Conférence-débat organisée
par le groupe Sciences en questions
Paris, Inra, 4 octobre 2007*

La collection « Sciences en questions » accueille des textes traitant de questions d'ordre philosophique, épistémologique, anthropologique, sociologique ou éthique, relatives aux sciences et à l'activité scientifique. Elle est ouverte aux chercheurs de l'Inra mais aussi à des auteurs extérieurs.

Raphaël Larrère, Françoise Lescourret,
directeurs de collection

Le groupe de travail « Sciences en questions » souhaite favoriser la réflexion critique des acteurs de la recherche sur l'activité scientifique et ses implications. Son ambition première est d'enrichir la réflexion interne à l'Inra en l'alimentant de contributions propres à éclairer, sous une forme accessible et attrayante, les débats contemporains sur la science et la recherche.

Texte revu par l'auteur avec la collaboration de Raphaël Larrère et d'Elena Rivkine et mis en forme par Jean-Marc Barros.

©Quæ, Versailles, 2009 ISSN : 1269-8490 ISBN : 978-2-7592-0307-9

Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette proposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, France.

Préface

La première impression que l'on a lorsqu'on parcourt ton curriculum vitae, c'est que tu fus un bon élève. Tu es la seule personne de ma connaissance qui ait les trois baccalauréats « sciences-ex, math-élém. et philo. », le bac de philosophie ayant été passé au cours de la première année de préparation de l'« Agro » (Institut national agronomique). L'année suivante, tu réussis à intégrer l'Agro et l'École normale supérieure (ENS). C'est finalement à la rue d'Ulm que tu choisis d'être élève, de 1963 à 1967. Après l'agrégation de sciences naturelles, tu deviens « caïman »¹ de zoologie et tu le demeureras six ans. Puis, tout en restant dans les murs de l'ENS, tu vas prendre un poste de maître assistant, puis de maître de conférences à l'université Paris VI dans le troisième cycle d'écologie. Le directeur n'y est autre que le professeur Maxime Lamotte, alors responsable du laboratoire de zoologie de la rue d'Ulm.

En 1975, tu deviens responsable de la station biologique de Foljuif, qui dépend de l'École normale supérieure et tu le resteras après avoir quitté l'ENS pour le Muséum d'histoire naturelle. C'est à Foljuif, au sud de Fontainebleau, que tu mets en place et diriges une équipe d'écologie forestière. Tu as d'abord travaillé sur la faune du sol et sur des indicateurs de piétinement en forêt périurbaine. Puis vos thèmes se sont diversifiés dans le cadre d'un observatoire des changements écologiques, économiques et sociaux. Cet observatoire, relatif aux forêts périurbaines, dépendait du programme interdisciplinaire de recherches sur l'environnement (Piren) du CNRS que tu animeras de 1980 à 1983.

En 1967, tu entames à Orsay une thèse sur la cytogénétique des criquets, mais les contraintes de labo ne te plaisent guère. La

¹ C'est ainsi que l'on appelait, et que l'on appelle toujours, les jeunes enseignants de l'ENS.

paillasse, ce n'est pas ton truc. Aussi, en mai 1968, tu abandonnes. L'année suivante, tu t'engages dans une nouvelle thèse : elle t'a été proposée par Maxime Lamotte et porte sur l'étude des peuplements d'araignées de la savane de Lamto, en Côte d'Ivoire. Il s'agit de comprendre la place des araignées dans un milieu conçu selon l'écosystème odumien classique, c'est-à-dire un système où matière et énergie circulent entre des compartiments. L'idée de Lamotte est alors de quantifier tous les compartiments de l'écosystème de la savane, leur biomasse et les flux de matière et d'énergie qui les relient aux autres. Toi, tu hérites d'un tout petit compartiment : ce sont les araignées qui constituent le groupe dominant de la faune de la strate herbacée. Ta thèse sera soutenue en 1981, conjointement avec celle d'une collègue écophysiologiste, Marie-Louise Célrier, qui a établi les bilans énergétiques individuels des araignées, et vous obtiendrez ensemble le prix Embrik Strand de la Société zoologique de France.

Entre-temps, tu as fait de la systématique traditionnelle sur ces bestioles. La classification de certaines familles d'araignées africaines avait été présentée dans un grand désordre par un systématicien allemand. Tu vas donc être obligé de reformuler tout cela et de construire, en particulier, une systématique complète des Pisaurinae sur l'ensemble de l'Afrique. Cela va donner lieu à deux cents pages de publication avec les jolis dessins que tu m'as montrés et que tu faisais toi-même à la main.

En 1986, peut-être pour fuir les conflits initiés par la succession de Maxime Lamotte, tu présentes ta candidature à la chaire d'entomologie du Muséum. Alors que tu fais – comme cela se pratiquait à l'époque – la tournée des professeurs, certains te disent : « Non, il vaudrait mieux vous présenter en écologie ». C'est le conseil que tu vas suivre et, là, tu vas te trouver confronté à Zaher Massoud, ancien directeur du Piren. Cela ne sera pas simple et cela va durer deux ans. Au bout de ces deux années de diverses péripéties, tu deviens professeur en 1988 et directeur du laboratoire d'écologie générale de Brunoy. Néanmoins, tu continues à diriger Foljuif jusqu'en 1992 et à y accueillir des

doctorants, dont un professeur de lycée, amateur de cétoines, parmi lesquelles le pique-prune qui deviendra fameux en 1997 en bloquant la construction d'une autoroute près du Mans. Vous serez chargés de l'expertise dans cette affaire qui remonte jusqu'à la Commission européenne et dont tu rendras les dernières conclusions en 2002.

En 1989-1990, tu es rapporteur d'une commission de professeurs du Muséum, présidée par Jean Dorst. Elle a été réclamée par l'Office national des forêts pour l'aider à résoudre les conflits soulevés par la gestion de la forêt de Fontainebleau. Vous proposez de nouvelles orientations ainsi que la création d'une réserve de biosphère de l'Unesco. En 1992, à peine déchargé de la direction de la station de Foljuif, tu es sollicité pour représenter le Muséum au Comité français de l'UICN² et tu présideras ce comité jusqu'en 1999.

Il se trouve qu'à la fin de 1988, François Mitterrand a décidé, dans le cadre des grands travaux, de faire rénover la galerie de zoologie du Muséum. Il faut donc assurer une collaboration entre les scientifiques du Muséum et l'architecte, Paul Chemetov. À peine nommé professeur, tu t'investis dans la conception d'une vitrine sur la relation plante-insecte, puis tu vas diriger une équipe pluridisciplinaire, chargée de réfléchir à la manière dont on peut représenter l'évolution des relations entre l'homme et la nature. Par chance, ou grâce à son savoir-faire, cette équipe va échapper aux turbulences qui marquent la gestation du projet. C'est peut-être pourquoi on te demande, à l'orée de l'année 1994, de devenir directeur de la Grande Galerie de l'évolution. Tu acceptes, tout en restant, quatre ans encore, directeur du laboratoire de Brunoy. Tu vas découvrir un autre métier et te former sur le tas, entouré de bonnes équipes. Toi qui n'avais pas un grand goût pour les musées de science naturelle, tu vas t'y spécialiser et être reconnu comme un expert en la matière. Le directeur du Muséum te demande d'ailleurs de monter un DEA

² Union internationale pour la conservation de la nature.

de muséologie. C'est un gros travail d'autant plus que tu t'es engagé dans une recherche interdisciplinaire sur les îlots forestiers, dont tu vas sans doute nous parler. Mais il te faut encore consacrer pas mal de temps à l'expertise sur le pique-prune et préparer le cinquantenaire de l'UICN qui a été fondée en 1948 à Fontainebleau. C'est à cette occasion que la Réserve de biosphère est officiellement créée.

En 1998, tu es déchargé de la direction du laboratoire de Brunoy, mais la gestion de la Grande Galerie s'alourdit, dans un climat difficile pour le Muséum ; en 1999, accident cardiaque. En 2000, tout en te maintenant à la tête de la Grande Galerie, l'administrateur provisoire du Muséum te charge de la direction par intérim du laboratoire d'entomologie. Cette situation va durer deux ans.

En 2002, un de tes anciens étudiants de l'ENS, Bernard Chevassus-au-Louis, est nommé président du Muséum. On est alors en pleine réforme de cette vieille maison. B. Chevassus propose de te remplacer à la Grande Galerie en te nommant à la direction du département du Musée de l'Homme. Tu as l'idée bizarre d'accepter. Le contexte est conflictuel. C'est le moment où se conçoit et se met en place le musée des Arts Premiers auquel tient tant Jacques Chirac : une période de grand chambardement. La plupart des membres du Musée de l'Homme sont furieux. Avec un groupe, tu rédiges un texte fondateur sur ce que pourrait devenir le Musée de l'Homme amputé de ses collections d'art. Ce texte se fera dézinguer par le Conseil scientifique du Muséum. Un nouveau directeur est nommé à la direction du Musée de l'Homme et tu te retrouves en 2003 sans affectation. Tu entres alors comme enseignant-chercheur dans le département Hommes-Natures-Sociétés du Muséum, tout en étant responsable d'une collection de papillons d'Amérique du Sud. Ravi de redevenir chercheur de base, tu utilises le temps qui te reste – avant la retraite qui viendra bientôt – en associant l'utile à l'agréable.

Voici donc une belle carrière, mais aussi une histoire qui a parfois été pleine de bruits et de fureurs. Un étrange parcours

entre rupture et permanence. La rupture est théorique. C'est du moins ainsi que j'interprétais tes articles dès 1990, convaincu que tu avais rompu, au cours des années 1980, avec l'écologie odumienne qui vous faisait construire des compartiments et des flèches. Je dois être un peu trop impatient parce que, quand nous en avons discuté, tu m'as dit qu'il t'a fallu lentement, difficilement parfois, non pas rompre avec l'écologie odumienne mais t'en déprendre. Il y avait certes des racines lointaines à cette mise en question du paradigme de l'écologie écosystémique. Elles viennent de ton intérêt pour la philosophie, renforcée au cours des années 1970 sous l'influence de Philippe Roqueplo, que nous avons déjà invité à Sciences en Questions. D'ailleurs, en 1975, tu participes à un colloque de philosophie à Dijon. Tu y présentes une conception très odumienne de la biocénétique, mais tu expliques aussi qu'il y a, en écologie, interaction entre l'observateur et l'observé. Comme tu connais quelques textes de philosophie des sciences, tu fais alors référence au principe d'incertitude. Ceux qui t'ont invité te suggèrent alors de t'inscrire en thèse de philosophie. Tu t'inscris et ta thèse doit porter sur « Le structuralisme en écologie ». Bien sûr, avec déjà des charges administratives et la préparation d'une thèse de sciences, ce projet n'a jamais abouti. Mais la problématique que tu avais élaborée à cette occasion reste présente dans tes réflexions.

Tu avais effectué avec Lamotte un effort théorique en élaborant le concept d'« écomplexe », dans lequel j'avais cru voir un démarquage par rapport à l'écologie classique. Mais, si vous adoptiez incontestablement alors une conception multiscale des systèmes écologiques, vous demeuriez, dis-tu, prisonniers de l'écologie écosystémique. Vous n'aviez pas encore vraiment conscience que l'écologie du paysage se développait, ainsi que l'écologie des perturbations et que, entre écomplexes et paysages, la différence est relativement faible. Bref, tu vas évoluer, plus progressivement que je ne l'aurais pensé, vers une conception dynamique et historique de l'écologie - celle que tu vas nous présenter aujourd'hui.

Cet itinéraire est le résultat de confrontations entre l'écologue très odumien et rigoureux que tu étais, avec des points de vues extérieurs. Ont compté, dis-tu, dans cette évolution : ta participation, dès 1986, au groupe de travail, animé par Marcel Jollivet, qui produira, en 1992 l'ouvrage *Entre nature et société, les passeurs de frontière* ; le travail de préparation de 1989 à 1992 du thème « L'Homme, facteur d'évolution » pour la Grande Galerie ; le projet sur le devenir des îlots boisés, que tu animes avec Paul Arnoud de 1992 à 1994 ; le colloque où Catherine Larrère et moi-même t'avons un peu forcé à te lancer en 1994 ; sans oublier, enfin, l'encadrement de 1989 à 1995 de la thèse de philosophie de Donato Bergandi sur le thème « Holisme et réductionnisme en écologie ». En fait, tu n'auras vraiment pris conscience que tu as cessé de fabriquer des boîtes et des flèches qu'au début des années 1990, au moment où tu acceptes la direction de la Grande Galerie.

Évoquons maintenant la continuité. Elle est, bien évidemment, dans la rigueur avec laquelle tu as appliqué les problématiques auxquelles tu as adhéré parce qu'elle te semblaient adéquates, mais aussi celles que tu as dû mobiliser en tant que systématien. Elle est aussi dans cette attirance pour la philosophie qui t'a aidé à réexaminer régulièrement les architectures conceptuelles de l'écologie. Elle est enfin - et je vais achever cette présentation là-dessus - dans une passion : celle des papillons. Gamin et adolescent, tu allais à la chasse aux papillons dans les environs de Saint-Malo. Tu y allais avec ton grand-père, et tu as entamé une collection que tu as peu à peu enrichie par tes prédations, par les cadeaux qu'on te faisait et par quelques achats quand tu avais un peu d'argent de poche. Rue d'Ulm, tu vas rencontrer Henri Descimon, grand spécialiste des papillons (il a fait une thèse sur les pigments des Piérides) et grand collectionneur lui-même. Il va te convaincre de cesser de collectionner tous azimuts : pour devenir un vrai, un grand collectionneur et pouvoir faire de la systématique, il faut se spécialiser. Tu vas suivre son conseil et te spécialiser sur trois groupes : les Ornithoptères de Nouvelle-Guinée, qui sont très chers et très rares, les Morphos d'Amérique

tropicale, qui le sont quasiment tout autant, puis les Brassolides ou papillons-chouettes, également d'Amérique tropicale, dont tu dis avoir une des plus complètes collections au monde. Le tout sera cédé au Muséum en 1997.

Depuis quatre ans, tu n'as plus de responsabilités administratives et, tout en réfléchissant à l'évolution des rapports entre écologie, conservation de la biodiversité et éthique, tu es retourné à tes papillons. Tu as obtenu des missions chaque année pour aller les étudier au Pérou après avoir déjà publié deux livres, en 1988 et 1993, sur une révision de la systématique du genre *Morpho* pour l'Amérique tropicale. Tu reprends ce travail pour un troisième tome et une synthèse, parus en 2007. Ton idée c'est d'aboutir à une biogéographie évolutive du genre *Morpho*. C'est aussi, constatant la régression des forêts tropicales sur le terrain, de contribuer à leur sauvegarde. Car, si tu as rompu avec la conception odumienne des systèmes écologiques qui conduisait à voir en l'homme le grand perturbateur des équilibres naturels, tu es demeuré un naturaliste classique – collectionneur et protecteur – dans le sens où tu entends protéger l'objet de ton désir.

Raphaël Larrère
Directeur de recherches à l'Inra

De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité

*Man is today responsible for
the whole future of evolution on this planet.*

Sir Julian Huxley, 1960

Introduction

Pour situer mon propos, je me référerai à deux évènements internationaux concernant le devenir de la vie sur notre planète. Le premier, c'est l'objectif que s'est fixé la communauté internationale au sommet de Johannesburg en 2002 : réduire de façon significative la perte de biodiversité à l'horizon 2010. L'Union européenne, encore plus ambitieuse, a pris l'engagement d'arrêter, à cette échéance, la perte de biodiversité, objectif repris dans la Stratégie nationale française pour la biodiversité. Le second évènement, c'est le lancement par les Nations Unies du Millenium Ecosystems Assessment. Constatant les transformations subies par les écosystèmes et s'interrogeant pour savoir s'ils vont continuer de rendre les services qu'elle attend d'eux, la communauté internationale a promu une évaluation de tous les types de systèmes écologiques, opération qui a mobilisé un grand nombre d'experts.

Devenir de la biodiversité, devenir des écosystèmes. Il s'agit d'une problématique politique et planétaire qui concerne au premier chef la communauté scientifique. Celle-ci est en effet appelée à mieux comprendre la dynamique de la biosphère pour aider les sociétés à intervenir dans une perspective, non seulement de maintien, mais, mieux, d'amélioration du « bien-être humain ». En amont, il est évidemment utile, et même indispensable, de réfléchir aux façons dont se conçoivent aujourd'hui les relations « homme-nature ».

Dans cette perspective, je voudrais d'abord évoquer ce qui me paraît être une évolution importante des idées, dans un chapitre

que j'intitulerai : « De la nature à la biodiversité, de la protection à la gestion ». L'approche sera essentiellement historique, pour tenter de saisir ce que furent, au cours du XX^e siècle, les visions des rapports des hommes à la nature. Ces rapports sous-tendaient les démarches de ceux que je désignerai par commodité les « conservationnistes »³. Dans un deuxième chapitre, intitulé « De l'idéologie de l'équilibre naturel au paradigme du co-changement », je décrirai les bouleversements en cours dans la façon dont les sciences de la nature, et plus particulièrement l'écologie, appréhendent leurs objets. La problématique est épistémologique, car il s'agit d'explorer un changement de paradigme. Un changement qui – je m'attacherai à le montrer – n'est pas sans conséquence sur la façon de concevoir aujourd'hui nos rapports à la nature, y compris dans leur dimension éthique ; ce sera l'objet du troisième chapitre : « Vers une éthique évolutionniste ». Pour finir, dans le quatrième chapitre, « Une nouvelle pratique de la science ? », j'ébaucherai une réflexion sur la manière dont les écologues et les naturalistes se trouvent impliqués dans la recherche de réponses aux questions que se posent nos sociétés sur la conduite de leurs relations avec la nature, dans un contexte marqué à la fois par un profond renouvellement des repères conceptuels et par l'urgence des prises de décision. Les sciences de la nature changent de nature, et les sociétés attendent de plus en plus l'implication des scientifiques : ne faut-il pas s'interroger sur l'évolution qui en résulte nécessairement, tant de la pratique du métier du chercheur, appelé à participer au « pilotage de la biodiversité », que des critères d'évaluation de la « scientificité » de cette pratique ?

³ Nous verrons que les termes « protection » et « conservation » n'ont pas toujours les mêmes connotations et ont pu correspondre à des visions divergentes. Dans les milieux soucieux du devenir de la planète, les sensibilités, les motivations, les enracinements idéologiques varient grandement d'une personne à l'autre. Le terme « conservationniste » me semble néanmoins le moins inadapté pour désigner toute personne engagée, intellectuellement aussi bien que pratiquement, en faveur du maintien de la vie dans la diversité de ses manifestations.

De la nature à la biodiversité, de la protection à la gestion

À la toute fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, aux États-Unis, deux personnages emblématiques, John Muir et Gifford Pinchot, influencèrent profondément la problématique de la conservation de la nature. Muir et Pinchot furent amis, puis ils s'opposèrent totalement en raison de leurs visions divergentes. Le premier, voyageur, fermier, écrivain, fondateur du Sierra Club, une grande organisation de protection de la nature, tenait pour la protection de la vie sauvage, la *wilderness*, image des splendeurs de la Création divine. Le second, forestier formé en France à l'École de Nancy, fondateur de l'US Forest Service, préconisait la conservation des ressources naturelles pour qu'elles soient durablement exploitables (Holgate, 1999) ; Pinchot doit être considéré comme le plus important précurseur du concept de développement « soutenable » (Larrère C., 2006).

Le Président Theodore Roosevelt, dont Gifford Pinchot était proche, avait accepté l'idée de convoquer l'International Conservation Conference en 1909 ; elle devait se tenir à La Haye, mais son successeur torpilla le projet. Le mouvement international commença néanmoins à prendre forme dès 1910, lors d'un congrès de zoologie en Autriche, où le naturaliste suisse Paul Sarasin⁴ demandait la création d'une commission internationale pour la protection mondiale de la nature. Cette demande aboutit en 1913 à une conférence réunissant à Berne les représentants de vingt États, qui décidèrent de créer cette commission. La guerre empêchera celle-ci de fonctionner.

Le regard sur la nature, entre esthétique et utilitarisme

C'est à Paris, au Muséum national d'histoire naturelle en 1923, que le mouvement reprend, avec la tenue du premier Congrès international pour la protection de la nature, organisé par la

⁴ Paul Sarasin était depuis 1909 le président de la Ligue suisse pour la protection de la nature. A ce titre, il fut l'initiateur de la création du Parc national suisse.

Société nationale d'acclimatation de France (la future Société nationale de protection de la nature), la Ligue française pour la protection des oiseaux et la Société pour la protection des paysages de France. Le 1^{er} juin 1923, dans le grand amphithéâtre du Muséum, se tient la dernière séance générale du Congrès. Le professeur Louis Mangin, membre de l'Institut, directeur du Muséum, président général du congrès, va prononcer le discours de clôture, remarquable à plus d'un titre. En voici le début, qui me paraît particulièrement important :

« Mesdames, Messieurs,

« Ceux d'entre vous qui n'ont pas suivi nos travaux se demandent peut-être pourquoi nous nous sommes voués à la protection de la nature, et si tant d'efforts étaient vraiment nécessaires[...]

« Ne se protège-t-elle pas elle-même, celle qui, dans son développement silencieux et continu, survit à nos générations éphémères, celle dont telle est la force exubérante que bientôt de nouvelles frondaisons masqueront les ruines accumulées par la guerre dans le pays dont vous foulez le sol, et que déjà, çà et là, des moissons de fleurs couvrent le champ de ces luttes héroïques où s'affrontèrent les soldats de la liberté et ceux de la barbarie dévastatrice ?[...]

« La Nature a cependant besoin de protection, et c'est le rôle des congrès semblables à celui qui va se clore de chercher à concilier sa sauvegarde avec les transformations économiques qui s'imposent, de suggérer les mesures nécessaires pour empêcher les égoïsmes individuels ou collectifs de dilapider un patrimoine de beauté qui appartient à tous.

« Mais nous n'intervenons pas seulement pour la satisfaction de l'esthétique, nous voulons aussi dénoncer et enrayer la destruction désastreuse, même au simple point de vue pratique, d'incalculables richesses dont l'exploitation prudente devrait assurer la perpétuité. » (Mangin, 1925).

Les termes, le style sont quelque peu datés, mais la pensée est d'une indiscutable modernité. L'on y découvre, moins explicites que chez Pinchot, les prémisses du « développement durable », avec l'idée de concilier économie et protection de la nature. Je voudrais simplement souligner ici que Louis Mangin rapproche, sans les opposer, l'esthétisme et l'utilitarisme. Rapprochement que fera également un futur président de la République, Albert Lebrun, qui, en 1931, préside le deuxième Congrès international

pour la protection de la nature, organisé lui aussi au Muséum de Paris. S'adressant aux congressistes, Albert Lebrun leur dit en effet :

« Vous devez, et ce n'est pas le moins délicat de votre tâche, établir un équilibre entre les nécessités économiques et l'obligation aussi de réserver ses droits à la nature. Sans cela, nous léguons aux générations de demain un monde artificiel couvert d'usines fumantes, de rails, un horizon sans perspective, sans harmonie, sans fantaisie et sans verdure.

Mais tout s'enchaîne dans la protection de la nature telle qu'elle est comprise dans nos congrès. Et il n'est pas d'homme cultivé qui ne s'alarme encore devant la destruction d'une flore resplendissante, d'une faune riche en espèces admirables, aux formes si variées, à la biologie si intéressante. »

Globalement, pendant l'entre-deux guerres, beaucoup se fait en matière de protection de la nature : créations de parcs nationaux, de réserves naturelles, réglementation de la chasse, notamment dans les « colonies »... Et l'on se préoccupe à nouveau de créer une structure internationale. Grâce aux comités néerlandais, belge et français de protection de la nature, il est créé en 1928, avec le soutien de l'Union internationale des sciences biologiques, un Bureau international de documentation et de coordination pour la protection de la nature, qui sera transformé en 1935 en Office international pour la protection de la nature. Celui-ci n'aura guère le temps de déployer ses activités...

Finalement, c'est en 1948 que sera fondée à Fontainebleau l'Union internationale pour la protection de la nature, l'« UIPN »⁵, ceci à l'invitation de la toute jeune Unesco (organisation qui se montrera toujours très proche des problèmes de conservation de la nature) et du gouvernement français. D'abord réticent, celui-ci fut convaincu de s'engager par Achille Urbain, directeur du Muséum (Holgate, 1999). Le directeur général de l'Unesco, le

⁵ En 1956, à Edinbourg, l'assemblée générale de l'Union a décidé de changer son nom en Union internationale pour la conservation de la nature et des ressources naturelles, d'où le sigle mieux connu : UICN.

biologiste anglais Julian Huxley, avait pris une part importante dans le processus préparatoire. À l'ouverture de la Conférence de Fontainebleau, il prononça un discours remarquable, dont les notes manuscrites préparatoires ont été conservées. Selon Holgate (1999), Gifford Pinchot aurait applaudi, car Julian Huxley souligna que la nature devait être considérée comme une ressource. Mais il alla plus loin, considérant que, si les ressources naturelles fournissent les moyens de vivre, « ...le but de la vie n'est pas uniquement de vivre ; l'un de ses buts, c'est le plaisir, y compris le plaisir intellectuel ; le plaisir de la beauté ; le plaisir d'une nature non souillée, dans une attirante campagne. » (traduit par l'auteur).

De toute évidence, Julian Huxley avait de la nature une vision qui ne se limitait absolument pas au regard utilitariste que révèle le mot « ressource ». Celui-ci va pourtant être au cœur du texte fondateur de l'UIPN⁶, dans un préambule on ne peut plus clair :

« On peut entendre par « Protection de la Nature » la sauvegarde de l'ensemble du monde vivant, milieu naturel de l'homme. Cet ensemble renferme les ressources naturelles renouvelables de la terre, facteur primordial de toute civilisation.

Les beautés naturelles constituent, en outre, l'une des meilleures sources d'inspiration de la vie spirituelle contemporaine.

Le grand essor de la civilisation actuelle est dû à la découverte et à la mise en œuvre de moyens de plus en plus puissants d'exploiter ces ressources naturelles. Dans ces conditions, la protection du sol, des eaux, de la couverture végétale, de la faune et d'éléments naturels encore intacts présente une importance capitale des points de vue économique, social, éducatif et culturel.

L'appauvrissement progressif des ressources naturelles entraîne déjà un abaissement des conditions de vie de l'humanité.

Leur renouvellement ne pouvant pas suivre la cadence des destructions, le moment est venu de convaincre l'homme de l'étroite dépendance dans laquelle il se trouve à leur égard. Si l'on veut arrêter cette

⁶ Le texte a été adopté à Fontainebleau le 5 octobre 1948, par les représentants de 19 gouvernements, 7 organisations internationales et 107 organismes publics et organisations diverses, appartenant à 20 pays différents.

évolution redoutable, il faut que l'homme se pénètre de la nécessité de protéger et même de régénérer ces ressources et de ne les consommer qu'avec ménagement, de manière à garantir la prospérité du monde et sa paix future ».

Tout en mettant l'accent sur les ressources de la nature, les auteurs de la constitution de l'UIPN ont cherché à concilier des sensibilités différentes dans une démarche globale. En effet, l'argumentaire développé pour justifier une démarche mondiale de protection de la nature évoque non seulement l'exploitation raisonnée de ressources renouvelables, mais aussi la contemplation des beautés naturelles à des fins spirituelles. En outre, – et ce n'est pas là le moins intéressant – le texte établit un lien fort entre la conservation des ressources naturelles et la paix.

En août 1949, les Nations Unies organisent une Conférence scientifique pour la conservation et l'utilisation des ressources naturelles. Elle se tient aux États-Unis, à Lake Success. Y participe le directeur de l'Institut français d'Afrique noire (Ifan), le professeur Théodore Monod. Il y fait une intervention intitulée « Conservation des ressources naturelles en Afrique noire française et éducation », au cours de laquelle il déclare : « Enfin, si l'homme est ce qu'il prétend être, autre chose qu'un tube digestif, il devra savoir reconnaître que, si la nature a ses « ressources », elle a aussi, patrimoine non moins précieux, ses beautés. » (Monod, 1950). Peu de temps après, l'Ifan publie des documents sous le titre général *Protection de la nature (conservation et exploitation rationnelle des ressources naturelles, éducation, écologie)*. Théodore Monod ne refusait donc pas de lier protection de la nature et exploitation rationnelle des ressources naturelles mais, on le voit, il tenait profondément à la dimension esthétique (et certainement spirituelle) de la nature.

On imagine donc volontiers que Théodore Monod et d'autres ont pu être choqués par un texte publié en 1949 par le premier